

Au ragusain Tchoubranovitch, qui servait sous les murs de Milan comme commandant d'un régiment de cavalerie vénitien en 1520, mais qui se souvenait de la patrie slave et célébrait « le Ban de l'idiome de nous tous résidant sur le Danube » (lisez : le Roi de Hongrie et de Croatie) ; à Gundulitch, plein de feu intérieur et fier que Raguse eût conservé sa liberté, seule, « parmi les terres slaves limitrophes déchirées par la gueule de l'horrible Dragon » (lisez : le Turc) et par les dents du Lion enragé » (lisez Venise) » et, le premier parmi les hommes d'Etat slaves, proclamant l'union des frères malgré les diversités de culte<sup>1</sup> ; — à Giorgi, président de l'Académie de Padoue et qui cependant incitait ses compatriotes à écrire en serbe leurs œuvres scientifiques ; — à ces Ragusains donnèrent appui en Dalmatie les nobles des villes et des îles. Le patricien curzolin Vidali (XVI<sup>e</sup> siècle), ne tenait pas compte de la diversité des régions. Il eut à écrire au ragusain Nagliescovitch comment Raguse remplit d'elle toute l'Illyrie « couronne et gloire de toutes les villes croates ». Le patricien de Lesina Lutchitch se presse avec émotion contre

*tie* qui fut pendant des siècles partie de la valeur vénitienne, qui fit de Venise un Etat conquérant jusque dans sa décadence. »

<sup>1</sup> « *L'Osmanide* » Chant V, strophe 118.